

■ ■ ■ Entrée en matière

Pour commencer

Après une prépa littéraire au lycée Louis-le-Grand et une maîtrise de philosophie à l'université Paris X-Nanterre, Marianne Tardieu (née en 1976 à Lyon) choisit de s'orienter vers le cinéma. Elle tente la Fémis et l'Insas (Bruxelles) où elle échoue, travaille quelque temps sur divers projets cinématographiques, puis intègre l'ENS Louis-Lumière (promotion 2003) qui la forme aux métiers de l'image. En 2007, elle coréalise avec Rodolphe Bertrand un moyen métrage de fiction sur le retour improbable d'un groupe de rock, *Les Gueules Noires*, diffusé sur Arte (2008). Elle est ensuite assistante caméra, puis chef opératrice sur deux docufictions *Rue des Cités* (Carine May et Hakim Zouhani, 2011) et *200 %* (Nicolas Boone, 2013). Pendant cette période, elle participe également à l'élaboration de quelques courts métrages dont *Fais croquer* (Yassine Qnia, 2011), et *Tremblay-en-France* (Vincent Vizioz), lauréat du grand prix du Festival de Clermont-Ferrand en 2011.

Ces expériences de cinéma ont presque toutes un point commun : la banlieue, ou plutôt une idée de la banlieue qui, sans taire les différents problèmes, offre un éclairage nouveau sur sa population, et notamment une partie de sa jeunesse désireuse de s'inventer un autre avenir. C'est donc « naturellement » que la jeune réalisatrice, qui vit aujourd'hui à Aubervilliers en Seine-Saint-Denis, se lance en 2007 dans l'écriture de son premier long métrage, *Qui vive*. « J'avais depuis longtemps, raconte-t-elle, le personnage de Chérif [héros du film, NDR] en tête. Il est proche de moi par cet idéal pour lequel il se bat, par sa peur de ne pas y arriver. Je voulais aussi raconter un monde qui m'est proche : les quartiers de la grande banlieue, la défiance envers les jeunes de ces quartiers, et la tension sociale qu'on y trouve. »

Synopsis

Chérif, banlieusard, la trentaine pugnace, a décidé de se présenter une fois de plus au concours d'infirmier. En attendant, il vit à nouveau chez ses parents et travaille comme vigile dans un centre commercial. Tout irait plutôt bien pour celui-ci, qui vient de rencontrer l'amour avec Jenny, s'il n'était régulièrement harcelé sur son lieu de travail par une bande d'adolescents désœuvrés. Pour s'en débarrasser, Chérif fait alors appel à un caïd de sa connaissance, qui lui demande en retour de l'aider dans ses trafics...

Fortune du film

L'Association du cinéma indépendant pour sa distribution (ACID) a retenu *Qui vive* en mai dernier dans sa sélection cannoise, l'une des sections parallèles du célèbre Festival ouverte à un *autre* cinéma d'auteur. « Vitrine » à Cannes, l'ACID offre souvent à « ses » films, cinématographiquement exigeants et économiquement faibles, de trouver un distributeur (ce ne fut pas le cas de *Qui vive* qui en avait déjà un). L'Association, qui s'appuie également sur un réseau de 250 exploitants, les accompagne ensuite à partir de la quatrième semaine d'exploitation pour leur permettre un maintien plus long en salles, souvent assorti de débats entre réalisateurs et spectateurs.

Zoom



© Rezo Films

Qui vive, c'est d'abord une trajectoire, un destin. L'histoire d'un homme soucieux de réussir là où ses potes de banlieue ont échoué. C'est aussi un visage – celui que lui prête l'excellent acteur Reda Kateb – qui est de presque tous les plans du film. Un visage non pas de jeune premier, entre Michel Simon et Joey Starr, une « gueule » comme on disait naguère, qui semble annoncer tout ce que le personnage a déjà vécu et enduré. Qui suggère l'existence d'avant, les galères et les embrouilles de la cité dont Chérif est issu. Pour autant, ce visage, qui s'assombriera à mesure que les problèmes de son propriétaire s'accumuleront, demeure longtemps lumineux, souriant, comme éclairé de l'intérieur.

Ce visage encore jeune est l'indice d'une vraie bonté des sentiments, de qualités humaines dont le personnage est doté. Il est aussi et surtout le reflet d'une fierté sans malice, au sens premier du terme, d'une volonté farouche, d'un courage et d'une force de caractère qui poussent à agir, à l'opposé de quelque fatuité d'un homme assuré que le monde lui sourira un jour à son tour. De fait, Chérif doute sans cesse et ne croit qu'en la constance de ses efforts à s'en sortir (il passe le concours d'infirmier pour la quatrième fois). Ce visage radieux, c'est donc la détermination affichée d'un être en lutte sereine contre le déterminisme social. Il est le symbole d'un contre-modèle, d'une belle jeunesse, modeste et honnête dans ses moyens et sa capacité à réussir, loin du pessimisme véhiculé par les médias prompts aux raccourcis sensationnels et rémunérateurs.

Le sourire de Chérif s'accompagne d'un regard direct, franc, dirigé devant lui, vers un avenir qu'il perdra certes de vue quelques temps, mais qu'il ne craint jamais d'affronter malgré les difficultés et les échecs. Car Chérif s'est lancé un défi. Il a un but à atteindre qui, au-delà de son concours d'infirmier, consiste à aller de l'avant pour quitter sa banlieue sans lendemain et assurer son futur, trouver « sa » place dans la société. Aussi c'est avec les yeux constamment rivés sur son objectif et le sourire vainqueur qu'il a choisi de progresser dans la vie, quitte à laisser quelques amis derrière lui...



Carnet de création

La recherche du financement de *Qui vive* a été difficile. Un peu à l'image du parcours de son héros, longtemps empêché de réussir. « Quand on est technicien, explique Tardieu, il est dur de dire que l'on écrit, les gens ont la sensation que l'on ne fait pas son travail à 100 %. »

Le montage financier du film s'est avéré d'autant plus long qu'il n'y a aucun acteur célèbre au générique, *bankable* comme on dit dans le métier, pour attirer les financiers. Les deux acteurs principaux réunis au casting n'étaient alors pas ou peu connus. Reda Kateb, qui tourne certes beaucoup à l'époque de la réalisation de *Qui vive* (il devra même s'en absenter un moment pour honorer un autre contrat), n'a guère qu'un second rôle remarqué dans *Un prophète* de Jacques Audiard en 2009 pour seul fait d'armes. Quant à Adèle Exarchopoulos (Jenny), elle n'est pas encore l'« Adèle » multi-récompensée du dernier film d'Abdellatif Kechiche (2013). Il faudra donc cinq années à Tardieu, qui collabore pendant ce temps à divers projets cinématographiques et enseigne à l'ESEC (École supérieure d'études cinématographiques), pour coécrire et trouver le financement de *Qui vive*!

La préparation du film s'est d'abord organisée autour de rencontres entre les acteurs et de discussions avec la réalisatrice au sujet de la construction des personnages. Un livre – *Pays de malheur !* de Stéphane Beaud et Younes Amrani, ou la correspondance électronique entre un sociologue et un jeune de cité –, que Tardieu a conseillé à son acteur principal, est notamment venu nourrir le personnage de Chérif. Des références cinématographiques ont également guidé la cinéaste dans ses choix dramaturgiques et la mise en scène de son film. « L'écriture et le tournage du film ont été pensés avec la simplicité et la franchise de certains films noirs, comme ceux de Nicholas Ray, mais j'avais aussi en tête, car ils ont été à l'origine de mon envie de cinéma, les films de Claire Denis, Philippe Garrel, Jean Renoir et *Accatone* de Pier Paolo Pasolini. »

Pour Tardieu, la banlieue, qui constitue le cœur et le décor du film, est « une source de romanesque et de cinéma très grande ». Depuis sa jeunesse, elle se sent « concernée » par cet environnement, par le monde cosmopolite qu'elle a fréquenté du côté du marché d'Aligre à Paris (12^e) où elle a vécu quelque temps. Cependant, c'est une géographie peu exploitée au cinéma – la banlieue de province – qu'elle a voulu montrer dans son film. Pour cela, elle est allée poser sa caméra entre la Bretagne (en grande partie à Rennes) et les Pays de la Loire (Guérande, Nantes et Rezé).

Le tournage, qui a eu lieu entre avril et mai 2013, n'a duré que 25 jours. « D'une part, se souvient Tardieu, on disposait d'un petit budget, donc il fallait tourner très rapidement. D'autre part, Reda [Kateb] se trouvait entre deux tournages. Il venait de tourner *Hippocrate* de Thomas Lilti et il s'appropriait à faire *Lost River* de Ryan Gosling [sortie prévue début 2015, NDR]. » Et la réalisatrice d'ajouter avec enthousiasme : « On a filmé sans se retourner, sans avoir le temps de se remettre en question, ce qui est à la fois une force et une limite, porté par l'énergie de l'équipe et la vitalité, la beauté des comédiens, Reda Kateb en tête. Nous avons peu de matière au montage, miraculeusement pas trop de déchet. L'arrivée de la musique de Sayem à la fin du montage image est venue donner du souffle, de l'air, au film. »

Parti pris

« Le film se présente, d'abord, comme la chronique pointilliste de ce quotidien ordinaire, tout en demi-teintes, entre tensions larvées et moments lumineux : la rencontre pleine de charme avec Adèle Exarchopoulos, par exemple [...]. Et le récit vire insidieusement au drame, sobre, réaliste, à la lisière du polar, autour des « mauvaises fréquentations » de jeunesse – représentées avec panache par Rashid Debbouze, le petit frère de Jamel. Peut-on conjurer la fatalité sociale ? *Qui vive* propose une réponse intelligemment ambiguë, aux antipodes de toute caricature, à l'image de Chérif lui-même. La réalisatrice réussit, surtout, un beau portrait d'homme, avec ses contradictions, sa douceur, sa fatigue et son mal-être. Reda Kateb est à la mesure du rôle, à la fois introverti et charismatique, capable de distiller les émotions les plus ténues. »

Cécile Mury, *Télérama*, 15 novembre 2014.

Matière à débat

Chérif, un homme déboussolé

Un homme, une banlieue, un dilemme, c'est le principe dramaturgique de *Qui vive*, récit d'apprentissage à la trajectoire sinueuse. Nous le savons, l'homme est incarné par Reda Kateb qui, par son jeu intérieur tout en nuances, œillades et tics faciaux, donne une idée de la patience qu'il faut à celui-là pour supporter un présent qu'il peine à quitter, faute d'obtenir le sésame qui lui ouvrirait les portes d'une existence meilleure. De fait, sa situation s'enlise, et Chérif se retrouve bientôt face à lui-même, à la croisée des chemins, pressé de prendre des décisions. Il n'est plus vraiment ce qu'on pourrait appeler un être en formation, mais la résistance du réel face à ses attentes le met en danger et en question. Ses doutes (parfaitement légitimes, et certainement moins graves dans un contexte social différent) se trouvent alors exacerbés par son milieu.

Cet homme de trente ans, contraint d'habiter chez ses parents et d'exercer un métier pour lequel il n'est pas fait, a le sentiment de ne pas être à *sa place*. Le malaise qu'il en éprouve le fragilise et le rend inapte à régler le problème des jeunes qui le persécutent et qui le remettent constamment *en place*. Cet être courageux, si plein de ressources et d'envies d'émancipation, s'avère soudain démuné, privé de ressort. Sa vision d'avenir se trouble, ses quelques repères vacillent. Sa fonction d'agent de sécurité ne lui apporte aucune protection ; l'autorité qu'il représente demeure une coquille vide. Il n'habite pas le rôle, reste sans cesse en porte-à-faux et n'est jamais qu'un gardien maladroit de la loi, inefficace à déjouer la fraude pratiquée dans le magasin devant lequel il doit passer ses journées.

En quête d'image

Chérif souffre de ne pas trouver dans le regard de ses parents la reconnaissance après laquelle il court. Pire, il les déçoit. La police (scène de la patrouille nocturne) voit en lui et ses amis de possibles délinquants, toujours suspects. Il se sent humilié par les adolescents turbulents du centre commercial, méprisé par son patron (odieusement paternaliste). Lui, si désireux de faire bonne figure et de plaire, perd la face devant Jenny, et finit par renoncer à elle, rongé par l'échec et l'indignité d'avoir cédé à ses démons ; et de se voir ensuite associé à l'image de la violence,

à l'idée de la délinquance contre laquelle il lutte depuis le début. Lui, si désireux d'aller de l'avant, a le sentiment amer et cruel d'un retour en arrière.

En quête de respectabilité d'un côté, il se voit rejeté de l'autre par ses propres amis (Abdou en particulier) qui le perçoivent *in fine* comme un traître, un être coupable de duplicité. Et de complicité, cette fois aux yeux des enquêteurs qui ne croient jamais à son innocence. Cependant, quand on le somme de dire la vérité, Chérif ne trahit pas Dedah, le lascar qui est à la fois la solution et le problème à ses ennuis. Par loyauté et esprit de sacrifice, sans doute. Par dépit et fatalisme, peut-être. Par désir de faire la paix avec son milieu et sa conscience, sûrement. Car en gardant le silence durant sa garde à vue, Chérif refuse d'apparaître comme l'ultime rouage d'une machine à broyer, d'un piège injuste qui sanctionne les plus fragiles (le jeune Djim en l'occurrence davantage victime qu'acteur de l'engrenage de la délinquance). Il entend régler l'affaire à laquelle il a été mêlé *malgré lui* selon les lois du cœur et de la cité, incompatibles avec celles de la justice républicaine. Lesquelles finiront probablement par « rattraper » le coupable, selon les mots du policier qui procède à l'interrogatoire de Chérif.

Chérif est un être exposé, ennuyé, déchiré, à la frontière inconfortable de deux mondes, exerçant par contrainte un droit de passage et de contrôle entre celui d'où il vient et l'autre auquel il aspire, et qu'il défend mal. Il se retrouve ainsi au centre de forces contraires qui exercent une véritable tyrannie sur lui et qui exigent de sa part un visage adapté, à chaque fois différent. Or, à force de faire le grand écart entre tous, il ne sait bientôt plus qui il est. Avec les jeunes où il faut être ferme, il ne réussit qu'à être violent; devant Jenny lors du concert, il perd son sang-froid au lieu de se comporter avec tact et maturité; face à ses examinateurs au concours d'infirmier où il doit convaincre, il se montre confus, indécis, *encore* mal préparé. Acculé, il accepte donc de pactiser avec le mâle Dedah pour son bien. Il lui demande une protection qui précipite sa chute. Aussi est-ce au prix d'une formidable ellipse et d'une pirouette scénaristique que le réel devient fiction, et que la réalisatrice prend le parti de le relever et de lui offrir de réussir.

Prendre son destin en main

La formule sans trait d'union du titre *Qui vive* fonctionne comme une injonction à exister, et annonce parfaitement son héros courageux qui ne baisse la garde qu'après avoir été longtemps sur le qui-vive, à l'affût des pièges de son milieu. Décliné dans sa première partie sur le registre de l'illustration naturaliste, le film offre ensuite une belle proposition de cinéma, qui s'affranchit du social (et de sa morale) pour devenir esthétique (et politique). L'espace de la banlieue (fût-elle de province) qu'il nous donne à voir n'est plus seulement pensé comme un repoussoir, un lieu à traverser (les quartiers, à pied ou en bus, où tout paraît loin) ou à occuper à contrecœur (l'intérieur blanc, froid, déshumanisé du centre commercial), mais plutôt comme une géographie dotée d'une perspective (d'avenir) où chacun joue son rôle, adopte une position, se construit un regard.

La réalisatrice se sert des outils du cinéma pour produire une image dense et faire discours. Pour cela, deux scènes, magnifiquement filmées, se font écho : la scène nocturne du drame et sa reconstitution en présence des autorités. Entre les deux, des ressemblances bien sûr, mais surtout des différences scénographiques telles que le point de vue (position des différents « acteurs » dans l'aire de jeu et emplacement de la caméra), le rythme (trajectoire et vitesse de l'action), le silence (jeu des regards et sens des non-dits).

Le braquage du camion est filmé de loin et de nuit. Chérif se tient dans l'ombre, à distance du théâtre des opérations, décidé à ne pas intervenir, à n'être que spectateur de la scène. Au moment de la reconstitution, il doit en revanche *prendre*

MARIANNE TARDIEU

position. Il est invité à se situer, à occuper sa place avec précision. Le drame est alors rejoué au ralenti. Chaque geste est décomposé, expliqué, apprécié par la juge qui cherche à comprendre l'enchaînement des événements qui ont conduit à la mort du jeune Walid. Or, cette fois, Chérif a choisi de ne plus jouer la *même* comédie, de ne plus poursuivre sur le *même* registre d'imposture. Il prend les choses en mains et se fait le metteur en scène insoupçonné d'un nouveau théâtre, bien décidé à corriger ses propres errements, et les erreurs de Djim, le complice de Walid.

La cinéaste poserait-elle l'histoire de Chérif comme une hypothèse aux problèmes des banlieues, où les jeunes des quartiers deviendraient les urgentistes de leurs propres maux ? Toujours est-il qu'entre le drame et sa reconstitution, il y a ellipse temporelle. Une parenthèse qui a réhabilité Chérif et qui a fait de lui un apprenti infirmier, un homme nouveau destiné à intervenir pour protéger et soigner les autres. C'est pourquoi dans le silence des regards qui se croisent, Chérif exonère le jeune Djim du poids des poursuites judiciaires (pas du sentiment de culpabilité ni des remords) et lui restitue un peu de la confiance volée à son ami et collègue Abdou. Il réorganise les faits et sauve (peut-être) la vie de l'adolescent qui s'en va, dos à la caméra et à l'espace du drame, poursuivre son chemin ailleurs.



Envoi

Bande de filles (2014) de Céline Sciamma. La banlieue parisienne, quartiers sensibles, où de jeunes et jolies adolescentes noires peinent à s'affranchir de leur milieu, entravées qu'elles sont par la guerre des sexes, les affaires de territoires, la loi rétrograde que leur imposent les bandes de mecs de la zone. Face à cela, une solution (?) : former groupe pour faire front...